Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 15 (1879)

Heft: 19

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

LAUSANNE 1er OCTOBRE 1879.

XVe Année. No 19.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Impressions du Congrès de Lausanne. — Quelques réflexions d'un instituteur primaire vaudois sur les rapports présentés au Congrès scolaire de 1879 par MM. Dumur et Gigandet. — Littérature. Deux poëtes : Lamartine et Victor Hugo. — Partie pratique.

Impressions du congrès de Lausanne.

TROISIÈME ARTICLE.

En parlant des caractères auxquels on reconnaît la portée et l'utilité d'une assemblée générale du corps enseignant, nous aurions pu et dû ne pas omettre ce qui s'est fait pour la mutualité et affirmer la solidarité du corps enseignant. La caisse fondée pour venir en aide aux instituteurs malheureux est certes une belle institution. L'état de cette caisse laisse cependant à désirer et ne répond pas complètement à la faveur avec laquelle l'idée première avait été accueillie au congrès de St-Imier. Au 1er juillet 1879, après déduction de 205 francs alloués à deux sociétaires, il restait en caisse 391 fr. 95 cent. Mais la collecte faite au banquet du deuxième jour est venue accroître ce petit capital de 284 fr. 69 cent.

Le comité-directeur ayant été chargé de prendre la chose en

mains, il y a lieu d'espérer que l'institution, non-seulement ne périclitera pas entre ses mains, mais ira se développant pour le plus grand bien de la société et des individus qui la composent, surtout si, comme on est en droit de s'y attendre, les membres de notre fédération se font un devoir de s'associer à l'œuvre de secours mutuels.

Nous ne clorons pas ces impressions sans dire aussi un mot de la fraternité qui a régné au sein du corps enseignant : les quelques nuages qui avaient obscurci l'horison pendant l'année 1878 se sont dissipés en 1879 pour faire place à un radieux soleil. Nous en félicitons le président de la section qui pensait avoir à se plaindre et qui a fait preuve d'une franche, loyale et touchante abnégation. Nous en félicitons aussi la section toute entière.

En terminant, nous croyons devoir rappeler les nominations du comité central faites à Lausanne pour l'exercice prochain où Neuchâtel sera pour deux ans le siège de la société.

Vaud sera représenté par MM. Pelichet (Lausanne), Colomb (d'Aigle), Roland (Aubonne), Roulin (Lausanne) et Durand, secrétaire de l'instruction publique.

M. Cuénoud, notre président, a, au regret général, refusé sa réélection.

Neuchâtel conserve ses représentants : MM. Miéville, à Travers et Villommet, à Neuchâtel.

Genève a pour délégués MM. Duchosal et Joseph Rey.

Le Jura Bernois garde ses deux députés Schaffter et Gobat.

Pour Fribourg, on a nommé M. Majeux.

Pour le Vallais, M. Bruttin, à Sion.

M. Daguet continue les fonctions de Rédacteur en chef qu'il remplit depuis 15 ans. A. D.

Quelques réflexions d'un instituteur primaire vaudois

sur les rapports présentés au Congrès scolaire de 1879, par MM. Dumur *et* Gigandet.

Je n'ai pas l'intention de critiquer ces rapports, mais seulement de faire quelques rapprochements entre la pratique des écoles primaires et les conclusions de ces rapports.

Les quatre premières conclusions du mémoire de M. Dumur ont pour objet le programme de l'enseignement primaire ; et selon les vues de l'honorable rapporteur, il ne s'élève pas au-dessus des exigences actuelles de l'instruction primaire.

Cette grave et grande question de programme est encore loin

d'être résolue, et ne le sera peut-être pas de si tôt, tant elle est complexe. Selon le point de vue où l'on se place, on pouvait répondre à la question posée de deux manières parfaitement contraires; et nous n'avons pas été étonné de voir M. Gigandet, rapporteur de la deuxième question à l'étude, demander une réduction du programme.

Si l'on passe en revue la suite des différentes parties du programme, en pesant chacune d'elles en particulier, selon son importance ou sa valeur, on trouvera pour résultat que toutes les branches ou subdivisions de branches qu'il contient sont, si non d'une nécessité absolue, du moins d'une utilité incontestable ; et nous pourrons dire en toute conscience : « Non ! Le programme primaire n'est pas trop chargé ! »

Cependant, si l'on considère que l'école primaire renferme des écoliers d'intelligences très diverses; que les uns sont beaucoup mieux doués que les autres; que les moins favorisés sous ce rapport sont souvent les plus nombreux ; on trouvera alors, et avec raison, que pour ces derniers le programme est trop chargé ! Selon le nombre et les aptitudes des écoliers que nous instruisons, le programme, pour être suivi dans son entier, est réellement trop vaste, et souvent, surtout à la fin de l'hiver, le régent est obligé de *marcher à toute vapeur* pour réaliser les exigences du plan d'étude et de la commission d'école.

Quels seront les fruits de cet enseignement précipité ? Assurément très-médiocres ; d'ailleurs, comme le dit très bien M. Gigandet : « *Qui trop embrasse mal étreint.* » Enseignons moins, mais enseignons bien. — « *Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement* », dit un autre adage qui n'est pas moins vrai, et qui est surtout applicable à l'enseignement.

Ces connaissances reçues à grande vitesse dureront peu, et lorsque l'enfant de vingt ans se présentera à l'examen fédéral, il pourra dire avec raison : « *Je l'ai su, mais je l'ai oublié.* »

M. Dumur, pour obvier à la multiplicité des branches du programme, laisse au maître la liberté d'en prendre ce qu'il voudra, et de le proportionner aux forces intellectuelles de ses élèves.

Je ne suis pas de cet avis, pour plusieurs motifs.

D'abord, un programme ne doit pas seulement figurer comme une suite de jalons, qu'il est permis de planter où bon l'on voudra ; j'estime que pour être réellement un programme, il doit pouvoir être littéralement suivi.

Ensuite, il faudrait que les Commissions d'écoles, chargées des examens annuels, reçussent des tableaux organisés pour cet effet et laissant à ces dernières plus de liberté; et en outre que l'Au-

torité scolaire supérieure fût parfaitement de cet avis. Or ce n'est pas toujours le cas; je puis le prouver par une expérience personnelle que voici :

Il y a sept ans, lorsque je pris place à la tête de l'école que je dirige maintenant, trouvant mes élèves peu avancés dans la langue maternelle, je résolus, pour la première année, de supprimer les leçons de civisme et de sphère, pour affecter les heures consacrées à ces branches, à l'enseignement du français. Le tableau d'examen fut envoyé à l'Autorité scolaire supérieure d'alors ; et selon l'usage, un compte-rendu de ce tableau fut retourné, trois mois après, à la Commission d'école. Ce compte-rendu affecte, à chaque point de l'enseignement, la note *bien, assez bien, passable*, etc. Or, en regard des branches que j'avais retranchées, on lisait cette observation : « *Il faut absolument enseigner cet objet.* »

M. le pasteur Baillif a parlé avec beaucoup de vérité de ces examens annuels, et surtout de cette série de dix-huit rubriques mentionnées dans les tableaux de visite. C'est là le fantôme effrayant, qui presse sans cesse l'instituteur dans son enseignement, et l'oblige souvent d'y mettre trop de précipitation.

Vous le voyez, Messieurs, en suivant le conseil de M. Dumur, le maître serait placé entre l'enclume et le marteau ; d'un côté le programme qu'il aurait l'intention de simplifier, et de l'autre les exigences des autorités scolaires.

Enfin un dernier motif : il me semble que c'est laisser au maître trop de liberté, en même temps que trop de responsabilité. Et si ce dernier n'est pas assez scrupuleux de son devoir, il pourrait trop favoriser certaines branches qui lui seraient plus familières, aux dépens d'autres qui lui seraient moins sympathiques.

Le programme, selon le vœu de M. Gigandet, devrait donc être réduit. Mais comment faire ? on ne peut rien en retrancher qui ne soit pourtant très utile.

Je ne connais qu'un moyen, le voici :

Renfermer dans un livre de lecture affecté au degré supérieur les matières d'instruction les moins essentielles, par exemple l'instruction civique, la sphère ou cosmographie, et la partie des sciences naturelles non traitées dans Dussaud et Gavard ; puis que ce livre soit mis au concours par les gouvernements des cantons romands.

Ce n'est pas trop d'avoir deux livres de lecture, pourvu qu'ils soient bons.

Chacun sait que la plupart des élèves en quittant l'école seraient capables de réciter par cœur des chapitres entiers de leur

livre de lecture; donc il leur restera bien quelque chose de celui que je propose. Mais entendons-nous bien; pour que ces livres remplissent leur but, il faut faire de la lecture analytique, raisonnée, avec compte-rendu par l'élève. Le maître devra même en demander des extraits à l'occasion; et je suis persuadé que ces leçons seront aussi comprises, ou plutôt mieux comprises, que ces notions sèches, données dans des cours souvent arides, que le maître aura dictés, que les élèves auront écrits, recopiés, et ensuite appris. Combien de temps gagné, qui pourra se reporter même sur la lecture, l'enseignement du français en général, et l'arithmétique !

Le tableau d'examen devrait alors être débarrassé des parties d'études sus-mentionnées, ou ne les indiquer qu'en sous-ordre; puisque les examinateurs, au lieu d'interroger les élèves individuellement sur cet enseignement, adressent, comme M. le pasteur Baillif l'a dit, quelques questions à la classe entière, pour s'assurer si ces leçons ont été données et comprises. Le temps ainsi gagné pourra permettre de mieux apprécier les branches principales.

Pour le deuxième degré, la composition d'un manuel d'étude serait aussi nécessaire, pour l'enseignement de l'histoire suisse et de la géographie. Ces deux études étant inséparables, c'est à tort que l'on a jusqu'à présent employé deux manuels différents. Dans celui que je propose, l'histoire nationale serait imprimée en gros caractères, et la géographie s'y rapportant en caractères plus petits ou vice-versa.

De cette manière, l'une et l'autre science se graveront mieux dans l'esprit de l'enfant. D'ailleurs la géographie de la patrie, avec quelques notions du continent européen, est tout ce que l'on doit demander à ce degré. Arrivés au degré supérieur, ils étudieront l'histoire dans un manuel spécial et, dans un autre, la géographie plus complète de la Suisse, de l'Europe et celle des autres continents.

Voilà pour la réduction du programme. *(A suivre.)*

LITTÉRATURE

Deux poëtes.

(LAMARTINE & V. HUGO.)

La vie des grands poëtes doit être étudiée avec soin, si l'on veut découvrir le secret de leur génie; parmi eux, il en est dont l'existence s'écoule comme une rivière dans une belle plaine ombragée et fleurie,

où les accidents du terrain se font à peine remarquer : c'est assez le cas de Lamartine. Chez d'autres, la vie est plus rude, plus agitée, et ressemble à un fleuve impétueux qui se précipite vers la mer immense dans un lit rocailleux et parsemé de précipices : V. Hugo me semble appartenir à cette seconde catégorie. Lui-même s'est chargé de nous l'apprendre dans les vers suivants :

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance ;
Car, lorsque l'aiguillon bat ses flots palpitants,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !
Maintenant, jeune encore, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées.
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur, à toute page écrit !

Le morceau dont nous avons extrait le fragment qui précède, jette un jour on ne peut plus vif sur les vingt-huit premières années de la carrière du grand poëte. Quel contraste avec l'enfance heureuse, avec la jeunesse douce et paisible de Lamartine ! La vie de ce dernier présente peu d'événements extérieurs ; toute intime et personnelle, elle s'est rarement traduite au dehors autrement que par cette suave poésie, dont les *Méditations* sont le produit le plus remarquable. V. Hugo était doué d'une force d'expansion bien autrement puissante qui nous explique son incroyable fécondité, soit comme poëte lyrique, soit comme romancier, soit surtout comme auteur dramatique.

Essayons, par un rapprochement encore plus direct, de caractériser la personnalité de chacun des deux.

Lamartine est une harpe ou une lyre dont les accords rappellent de loin l'instrument sacré de David ; la rêverie religieuse constitue le fond de son talent ; son inspiration a quelque chose de vague comme la musique, à laquelle la versification s'adapte quelquefois si mal ; ses *Méditations*, ses *Harmonies* occupent dans la littérature une place analogue à ces beaux chants qui nous arrivent de l'autre côté du Rhin, et que la musique appelle des *Lieder ohne Worte*. V. Hugo est une symphonie, plus savante, peut-être, mais moins grandiose, parce qu'elle

est moins simple ; c'est un orchestre où la variété des effets s'associe à la diversité des nuances. La muse du premier à plus de candeur, plus de grâce ingénue que celle du second ; mais cette dernière est plus forte, plus virile, plus fière. V. Hugo est une nature plus mobile que celle de Lamartine ; il aime les contrastes, il est militant. Celui-ci a quelque chose du tempérament d'une femme ; il a plus d'élasticité dans le caractère, plus de souplesse dans les sentiments. Lamartine, c'est un saule flexible qui ondoie mollement au souffle du vent et qui, dans la tempête, laisse à peine choir quelques rameaux ou quelques feuilles sur le sol ; V. Hugo, c'est un chêne superbe qui résiste de front au souffle impétueux, et dont les branches majestueuses grondent en jetant un défi à l'orage.

Avez-vous peut-être contemplé les traits de Lamartine ? Sa physionomie est mélancolique, mais calme et pure ; tandis que la figure de V. Hugo est sévère presque jusqu'à la dureté ; ses yeux lancent des éclairs. Mais si l'on y regarde attentivement, sous ces traits un peu durs et ce *sourcil visionnaire* de l'auteur d'*Hernani*, il n'est pas difficile de lire la bonté d'âme et une sensibilité vive qui va jusqu'à l'attendrissement. Il est, pour le tempérament, de la famille des Châteaubriand, des d'Aubigné, des Byron ; Lamartine de celle de Racine, d'A. de Vigny, de Madame Desbordes-Valmore ou bien des lakistes Wordsworth et Coleridge. Pas trace chez l'un et l'autre de cet esprit gaulois qu'on découvre dans Marot, dans La Fontaine et d'autres. Sainte-Beuve appelle V. Hugo *un Franc énergique et subtil ;* le plus français des deux, c'est Lamartine. Enfin, pour terminer cette longue énumération de qualités contraires, disons encore que V. Hugo se dit *un homme au flanc blessé*, à quoi le grand critique que nous avons nommé ajoute : « saignant, mais debout dans son armure, et toujours puissant dans sa marche et dans sa parole. » Il se compare encore à une cloche, où le monde peut bien laisser quelques inscriptions obscènes, mais qui n'en rend pas moins des sons harmonieux et purs, dès que le sonneur vient à la mettre en branle.

Tels sont les hommes, tels aussi seront les poëtes. Il est utile toutefois de vérifier jusqu'à quel point leur vie, leur caractère, leur individualité se retrouvent dans leurs poésies ; en d'autres termes, quel est le degré de vérité du caractère pour l'un comme pour l'autre ? Une question qui a été débattue à maintes reprises, et que l'on se pose encore de temps en temps, c'est celle de savoir si le talent du poëte et de l'écrivain en général est bien le miroir fidèle de son âme ; si, parce qu'une muse est pudique, ou harmonieuse, ou tendre, ou virile, ou éprise de liberté, l'homme qu'elle inspire revêt au même degré l'énergie du caractère, la douceur des sentiments, en un mot des qualités semblables à celles qu'on découvre dans ses écrits. A ce propos, A. Chénier a dit :

Ah ! j'atteste les Cieux que j'ai voulu le croire,
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non ; il n'est pas vrai que des cœurs excellents
Soient les seuls en effet où germent les talents.

Un mortel peut toucher une lyre sublime.
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.

B. de Saint-Pierre était-il effectivement tendre et évangélique comme sa plume ? J.-J. Rousseau qui a toujours le mot de vertu sur les lèvres était-il vertueux dans sa vie autant que ses écrits pourraient nous le faire supposer ? Hélas ! l'homme avec ses faiblesses, ses imperfections, ne peut se soutenir à la hauteur de son idéal ; c'est lui en demander trop ; la nature humaine est là avec ses défaillances, ses travers, ses infirmités morales, trop souvent en contradiction avec elle-même. Mais on peut poser en principe que, pour tous les écrivains, quoique à des degrés divers, le style c'est bien l'homme ; que le fond de l'âme du poëte se reflète dans ses œuvres avec ses qualités, et aussi, mais d'une manière plus discrète, plus dissimulée, avec ses défauts. Lamartine et V. Hugo ne se révèlent-ils pas à nous fidèlement dans l'ensemble de leur poésie, avec leurs *rayons et leurs ombres*, de sorte que nous, qui ne les avons jamais vus, nous pouvons les juger, les comprendre, les aimer avec autant de sûreté et d'abandon que si nous avions vécu dans leur intimité et sur le pied d'amis qui se voient tous les jours. Rien de plus spontané que la vraie inspiration d'un poëte ; elle nous intéresse, nous touche, nous pénètre, parce que l'homme est véritablement ému ; nous versons des larmes parce qu'il pleure. Il ne peut nous donner le change si ses effets sont cherchés, s'il emprunte une voix émue quand son cœur reste froid. A ce point de vue, Lamartine est plus franchement inspiré que V. Hugo. Le cœur féminin ne s'y est pas trompé, car il est doué en fait de sentiment de plus d'instinct et de perspicacité que le nôtre Voilà, je crois, pourquoi Lamartine a été tout particulièrement goûté des femmes de notre siècle. C'est le poëte des femmes, a-t-on dit souvent. Soit ; mais au lieu de voir un blâme dans ce jugement, je suis plutôt disposé à y trouver un éloge fait au poëte, à la sincérité de ses accents. Mais comme toute médaille a son revers, Lamartine perd en largeur et en énergie ce qu'il gagne en profondeur :

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer, dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur la vague profonde
Une ombre propice au nocher.

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours vers quelque frais asile
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah ! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois.

« Il y a dans cette rêverie, dit Ch. Monnard, quelque chose de gracieux, de voluptueux comme la femme, et ici on retrouve l'influence qu'exerça sur l'âme du poëte la surveillance d'une mère distinguée. »

V. Hugo a plus d'éclat, plus de couleur, plus de vie; sa marche n'est pas celle du promeneur solitaire qui foule les gazons et s'égare dans la profondeur et le mystère des bois, mais bien celle d'un brillant cavalier qui, sûr de sa monture, lui fait prendre toute espèce d'allures, ou bien fait retentir le sol de ses éperons bruyants.

Ecoutons ce qu'il nous dit du poëte :

A la fois triste et sublime,
Grave en son vol gracieux,
Le poëte aime l'abîme
Où fuit l'aigle audacieux,
Le parfum des fleurs mourantes,
L'or des comètes errantes,
Et les cloches murmurantes
Qui se plaignent dans les cieux !

Il aime un désert sauvage,
Où rien ne borne ses pas ;
Son cœur pour fuir l'esclavage,
Vit plus loin que le trépas !
Quand l'opprimé le réclame,
Des peuples il devient l'âme,
Il est pour eux une flamme
Que le tyran n'éteint pas.

Ce poëte, cette âme des peuples, cette flamme, c'est Victor Hugo lui-même.

Parfois aussi son inspiration est plus douce, plus tranquille :

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour.
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est une chose bien remarquable que la souplesse du talent de M. V. Hugo. Cette faculté, il l'a montrée d'abord dans l'incroyable variété de ses œuvres, depuis ses poésies les plus intimes jusqu'à ses romans et ses drames d'un si puissant effet ; ensuite dans ses compositions prises

séparément, où se déploient cette incomparable élasticité et ces innombrables ressources, qui feront de lui à jamais un grand maître dans l'art d'écrire. Musicien consommé, il possède un instrument complet, qu'il sait plier à toutes les exigences de sa pensée et de son imagination ; il change de ton et de mesure avec un art infini et sans le moindre effort; ensorte que le lecteur, marchant de surprise en surprise, arrrive enchanté au dénoument marqué par l'artiste.

Tout autres sont les procédés de Lamartine. Ils sont plus simples, plus uniformes et moins calculés; moins nombreux mais non moins sûrs. Sa touche est plus discrète et plus suave ; il ne tourmente point son instrument jusqu'à en briser les cordes ; il reste plutôt en deçà qu'au delà des ressources dont il dispose. Il reconnaît pourtant l'insuffisance de ces dernières pour exprimer tout ce qu'il sent :

Ah ! ce qu'aux anges j'envie
N'est pas l'éternelle vie,
Ni leur glorieux destin,
C'est la lyre ! c'est l'organe
Par qui même un cœur profane
Peut chanter l'hymne sans fin.

Lamartine peut bien aussi toucher à faux, mais c'est rare ; chacune de ses pensées tombe harmonieusement dans l'ensemble du morceau, et, à part quelques négligences de rime, sa versification est parfaite. Quand il pèche, c'est par manque de souffle, par une sorte de laisser-aller, ou par des innovations dans le langage qui sont condamnées par le bon goût ou l'usage (voir *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle*, tome II, 194, par Vinet). Tandis que chez son rival, la recherche excessive des effets le fait tomber trop souvent dans des dissonances désagréables, dans des antithèses grotesques ou dans des associations bizarres de mots. V. Hugo, dans la peinture d'une église le soir, s'exprime ainsi :

La main n'était plus là, qui vivante et jetant
Le bruit par tous les pores.
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant
Plein de notes sonores.

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'allonge.
Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

(Cité par *Sainte-Beuve)*

C'est pousser un peu loin la description et l'exactitude des détails, et l'on comprend que la langue se soit cabrée comme un cheval qu'une main trop rude veut conduire. Que serait-ce si nous voulions glaner dans le champ poétique de V. Hugo toutes les expressions heurtées, toutes les antithèses ridicules, toutes les exagérations, en un mot, qui n'ont été que trop imitées par les écrivains de nos jours ! J'emprunte à Ste-Beuve la remarque suivante : « Presque toutes les fautes de détails qu'on peut reprocher à M. Hugo viennent du même principe violent qui méconnaît le prix d'une convenance heureuse et d'une harmonie ména-

gée. Nous avons noté à regret les images suivantes (dans les chants du *Crépuscule*) : Napoléon qui va *glanant tous les canons*, une charte de plâtre qu'on oppose à des *abus de granit*, des écueils aux *hanches* énormes, Rome qui n'est plus que l'*écaille* de Rome, etc. »

Lamartine laisserait-il aussi fléchir son talent de poëte ? Est-ce que, comme V. Hugo, il exagèrerait ses qualités jusqu'à donner prise à une critique juste et nécessaire ? Ou bien, est-il assez heureux écrivain pour se soutenir sans défaillance à la même hauteur d'inspiration dans toute l'étendue de son œuvre ? Malheureusement chez lui, il y a aussi des lacunes graves, des exagérations et surtout des faiblesses. Il se perd fréquemment dans le vague soit de la pensée, soit de l'expression ; son sentier, mal défini, erre trop souvent dans un pays monotone, où l'œil ne se repose sur rien de saillant, et où le voyageur, lassé d'une course sans but, s'arrête découragé. Ainsi l'on pourrait indiquer maints passages de ses plus beaux poëmes, de *Jocelyn*, de la *Chute d'un ange* surtout, où l'esprit se fatigue et le cœur se dessèche aisément.

Les sentiments religieux étant le fond de sa poésie, on comprend que là où le talent de Lamartine a faibli, ce soit surtout dans les sentiments qui sont du domaine des choses divines et éternelles. Aussi lui reproche-t-on à juste titre ces rêves panthéistiques, qui sont comme une aberration de sa pensée, dans *Jocelyn* un peu, dans la *Chute d'un ange* essentiellement.

V. Hugo se meut à l'aise dans les sentiments les plus doux, les plus intimes, les plus suaves, qui lui sont pourtant moins familiers que les pensées énergiques et les mots retentissants. Chez Lamartine, c'est la note tendre qui est habituelle, nous le savons ; mais son pinceau n'est parfois pas moins vigoureux que celui de son rival. Voyez quelle peinture énergique il nous fait de Napoléon :

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes !
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière
Et que ses pieds brisaient l'acier !

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure :
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Dans le déclin de leurs forces, V. Hugo faiblit plutôt par le style que par la pensée ; c'est, me semble-t-il, le contraire chez Lamartine, qui, lorsque le vague le domine, versifie encore presque d'une manière irréprochable. Dans ces moments-là, sa poésie devient plus descriptive, elle gagne dans la forme ce qu'elle perd dans le fond.

En terminant, je rappellerai que leurs deux voix ont parfois chanté à l'unisson ; les timbres sont différents, mais se fondent assez bien :

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

LAMARTINE.

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

V. HUGO.

Lausanne, juin 1879. E. LUGRIN.

PARTIE PRATIQUE

Leçons spéciales de choses servant à l'acquisition des idées.

Ce qui suit est tiré de la *Revue pédagogique*, journal édité à Paris par la librairie *Ch. Delagrave*. — Le Comité de direction de cette *Revue*, qui met chaque mois au concours un sujet relatif à la pédagogie, avait proposé dans son 2me numéro de 1878, la question suivante, importante entre toutes : *Quels sont les moyens d'amener les enfants à répondre avec précision aux questions qui leur sont posées ?* Vu son importance, le Comité de correction l'a traitée, et c'est la partie de ce sujet qui se rapporte aux *leçons de choses* que nous donnons ici.

Il est aujourd'hui peu d'instituteurs qui ne sachent ce que l'on entend par *leçons de choses* et de quelle manière on conduit ces excellents exercices. Nous nous contenterons de rappeler que ce sont des *leçons orales* s'adressant à tous les élèves d'une classe et même d'une école (lorsque celle-ci n'a qu'un seul maître), faites quelquefois d'après la méthode d'exposition, mais le plus souvent selon la méthode socratique, et qui ont pour but d'apprendre aux enfants ce qu'il importe de savoir d'un objet *ordinairement placé sous leurs yeux*.

PLAN DES CHOSES. — Dans une entreprise quelconque, un plan de conduite est nécessaire ; dans les leçons de choses, il est indispensable, et comprend le programme relatif à chaque objet et l'ordre dans lequel on devra étudier les choses.

A. *Programme de chaque leçon.* — Pour l'étude d'un objet quelconque on traite d'ordinaire les points suivants :

1° Dénomination de l'objet à étudier et de ses diverses parties ;

2° Examen de la position relative des parties et de leurs proportions ;

3° Forme, qualités, propriétés, origine et usages du tout et des parties ;

4° Ortographe et signification des termes employés ;

5° Réflexions morales que comporte le sujet.

Il suffit d'un peu d'attention pour reconnaître que ce programme est éminemment propre à mettre en jeu toutes les facultés de l'enfant et à lui donner une foule de notions utiles : par l'exposition de l'objet à étu-

dier, on éveille et on captive son attention ; en l'obligeant à examiner la position et la proportion des parties, on l'habitue à l'observation ; en lui faisant trouver l'origine, les qualités et les usages des choses, on développe en lui la réflexion et le jugement ; par les soins que l'on apporte à exposer la véritable signification des termes employés et à en figurer l'ortographe, il apprend, sans beaucoup d'efforts, la langue parlée et la langue écrite ; enfin, on développe en lui le sens moral, par les réflexions que suggère l'examen attentif des choses.

B. *Ordre des leçons successives.* — Dans une école, comme dans la famille, tous les objets peuvent fournir la matière de leçons de choses : un couteau, une lampe, un poële, une fenêtre, etc. ; mais pour ne rien laisser au hasard, pour ne rien omettre d'important, pour établir un ordre méthodique qui soulage la mémoire, il convient de se tracer un cadre qui embrasse les sujets les plus utiles. Volontiers, nous conseillerions d'étudier avec les enfants les divers objets que comportent les titres suivants : aliments et boissons ; — vêtements divers ; — structure de l'homme ; — composition et rôle de l'air et de l'eau, etc., en faisant alternativement, pour varier, une leçon sur chacun des objets compris dans les divisions principales. On étudierait successivement : le pain, les grandes divisions du corps, la matière première des vêtements, l'existence, la couleur et le poids de l'air, puis on reviendrait aux aliments pour continuer dans le même ordre.

L'application sérieuse et raisonnée de cette méthode suppose que l'école est pourvue d'un matériel spécial, composé avec soin et convenablement disposé, formant ce que l'on nomme aujourd'hui un *musée scolaire*...

Mais si complet que puisse être le matériel classique d'une école, il ne peut comprendre tous les objets dont l'enseignement doit s'occuper. On a d'abord recours aux images, si l'on a des ressources pour s'en procurer. Puis on recueille avec soin tout ce qui peut servir dans les leçons : pierres curieuses, bois, feuille de placage, plantes, couvertures de cahiers, etc. En outre on se fait une obligation de s'exercer à dessiner rapidement au tableau noir, n'oubliant pas que le dessin parle aux yeux et à l'intelligence mieux souvent que les explications les plus claires et les plus longues.

Ainsi donné, l'enseignement ne s'adresse pas qu'aux plus jeunes élèves : il aborde facilement des notions plus élevées comme nous le montrerons tout à l'heure.

Exemple de leçon de choses. — Les maîtres nous sauront gré peut-être d'indiquer ici de quelle manière procède un de leurs collègues qui réussit très bien dans la direction de ce genre d'exercices. Il dirige seul une école de 50 enfants partagés en trois classes principales ; sa leçon est collective et doit profiter à tous. — Les élèves capables d'écrire sont pourvus d'une ardoise et d'un crayon de talc ; le maître est à l'estrade, ayant sous la main le plan de sa leçon ; un enfant, habile en calligraphie, est envoyé devant chaque tableau noir pour écrire les mots les plus importants.

L'objet de la leçon est l'*étude de l'extérieur de la tête humaine.* — Au début, tous les yeux sont fixés sur l'instituteur.

Le *Maître,* montrant sa tête entre ses deux mains. — Louis (un petit garçon de 6 ans), qu'est-ce que je montre?

Louis. — Vous montrez votre tête, Monsieur.

Le *Maître.* — Qu'est-ce que le mot tête? — Je dis le *mot* et non la *chose.*

Louis. — Le mot *tête* est un nom parce qu'il sert à désigner une chose.

Le *Maître.* — Epelez, Louis, et tous vous écrirez. — Pourquoi un accent circonflexe sur *ê* de *tê*, Jules (11 ans)?

Jules. — Parce que dans l'ancienne orthographe, on écrivait *teste*; nous remplaçons aujourd'hui l'*s* par l'accent circonflexe. — *Forêt* a perdu l'*s*, tandis que *forestier* l'a gardée.

Le *Maître.* — Trouvez, épelez et définissez les mots qui viennent de tête, Charles (12 ans).

Charles. — *Têtu*, qui persiste, malgré tout, dans ses idées, dans son opinion.

Le *Maître.* — Qu'est-ce que le mot têtu, Joseph.

Joseph. — Le mot têtu est un adjectif qualificatif, parce qu'il.....

Le *Maître.* — Donnez les quatre formes de cet adjectif, Victor (9 ans)

Victor. — Masculin singulier, têtu; m. pl., têtus; f. s., têtue; f. pl., têtues.

(A suivre).

Arithmétique

(Degré moyen[1]).

1. Laquelle des 4 décimales 0,4444 m. est la plus grande? — Combien de fois chaque décimale suivante est-elle plus petite que la précédente? Est-ce que, dans une fraction décimale, deux décimales peuvent avoir la même valeur?

2. Quelle doit être la plus petite valeur de la première décimale?

3. Quelle est la plus petite et quelle est la plus grande valeur de la deuxième (de la 3e, 4e, etc.) décimale?

4. Quelle est la plus grande valeur que les deux premières (les 3e, 4e, 5e, etc., premières) décimales puissent représenter ensemble?

5. Quelle valeur un nombre très grand de décimales formées par le plus grand chiffre (0,999....) ne peut-il pas atteindre en prenant toute la fraction?

6. Toutes les décimales qui suivent la première peuvent-elles valoir 0,1?

7. Toutes les décimales ensemble qui suivent la 2e (la 3e, la 4e, etc.) ne peuvent valoir?

8. Quelle décimale indique la plus grande valeur dans les fractions suivantes: 0,13099 0,0148304 0,09101 0,896?

9. Si après la quantité de 4,34 m. on ajoute encore un nombre quelconque de décimales, celles-ci ne vaudront pas seulement combien de centimètres?

10. Le nombre 2,467 m. avait encore plusieurs décimales qu'on a tracées. La différence n'est pas de.....?

[1] Extrait de *Bodmer*, Aufgaben (Zurich 1879.)

11. Fr. 134,32 est moins que fr. 134,32978654; mais qu'est-ce qui ne manque pas seulement au premier nombre pour égaler le second? Une décimale quelconque est plus grande que toutes les décimales suivantes ensemble.

12. Robert dit à Charles: Tu pourras écrire un nombre aussi grand que tu voudras, une série de chiffres aussi longue que l'équateur, si tu veux. J'y ajouterai encore un chiffre et un tout petit signe et ton nombre ne vaudra pas même un. — Charles écrivit une longue série de 9; que fera Robert?

13. Henri a trouvé comme réponse 34,263 m. et Paul 3,4363 m. — Ta réponse n'est pas juste, dit Paul, il faut 3 et non pas 2. — C'est vrai' répond Henri, mais tu as fait une faute encore plus grave, tu as mal mis la virgule. — Cette dernière faute est-elle réellement plus grave?

14. Au tableau noir il y avait le nombre 0, 1324 et le maître dit: Vous pourrez remplacer les quatre derniers chiffres par quatre autres chiffres; qui pourra faire subir à ce nombre le changement le plus considérable? — Auguste mit 0,9999; Jules écrivit 0,1111 et Alexis effaça la virgule sans changer de chiffre. Qui a résolu le problème?

15. Cinq écoliers font un problème dont la réponse est 34,72^{m}. A trouve 35,72; B. 34,82; C. 34,70; D. 3,472 et E. 34,62. Quel résultat est le plus rapproché de la bonne solution, lequel est au deuxième rang et lequel en est le plus éloigné?

(Degré supérieur). D'après J.-J. Bodmer.

62. 100 kg. de lait contiennent 5 kg. de caséine, 5 kg. de beurre et 5 kg. de sucre, 85 kg. d'eau. — 9 litres de lait donnent un litre de crême. — 8 kg. de lait donnent 1 kg. de fromage gras (1 l. de lait frais peut être pris = 1 kg.)

63. Combien de fromage gras peut-on fabriquer avec le lait qu'un homme consomme par semaine s'il en prend 1 l. par jour? Combien de beurre? Pourquoi plus de fromage gras que de beurre quoique les deux matières se trouvent en quantités égales dans le lait frais?

64. Combien de fromage maigre (caséine) fournit une vache par an si elle donne 2200 l. de lait?

65. Un litre de lait de qualité supérieure pèse 1033 gr. On y ajoute de l'eau jusqu'à ce que le litre pèse 1030 gr. Combien pour cent ce mélange contient-il d'eau?

66. X. moissonne sur un champ non fumé 768 kg. de seigle et 3350 k. de paille. Un champ de grandeur égale et dans une position semblable, mais ayant été fumé, produit 2120 kg. de seigle et 4432 kil. de paille. Si le kg. de paille vaut 4 c. et le kg. de seigle 18 c. et que les dépenses pour le fumier ont été de 62 fr. Combien pour cent cette dépense a-t-elle rapporté?

67. Par quintal de poids, un bœuf fournit par an de 25 à 30 quintaux de fumier. Quelle est la valeur de ce dernier, si un bœuf pèse 800 kg. et que le fumier vaut 1 c. le kg?

68. Quelle est la valeur de fumier fourni en un an par le bétail en Suisse (1 million de pièces) en prenant le poids moyen de 300 kg. par pièce?

ALGÈBRE.

Solution du problème 12, page 288.

Pour faire une rangée de plus et en mettant dans chaque rangée un arbre de plus, il faut un nombre d'arbres = 2 fois le nombre des rangées + 1 arbre. Pour planter une rangée de plus, il aurait fallu au jardinier 21 arbres de plus que planter le premier nombre de rangées. Ces 21 arbres formeraient donc d'un côté une rangée de 11 arbres et dix arbres serviraient à en ajouter un à chacun des autres rangées, qui seraient ainsi au nombre de 10. Le nombre total des arbres = 10 × 10 + 8 = 108.

Solution du problème 13, page 288.

Si l'employé n'avait reçu que des pièces d'un franc, la somme ne ferait que 43 fr. ; le reste, 207 fr., doit avoir servi à former les pièces de 10 fr. Or, il faut ajouter 9 fr. à une pièce de 1 fr. pour en avoir une de 10 fr. 9 étant contenu 23 fois en 207, il y avait 23 pièces de 10 fr.

Solution du problème 14, page 304.

1° Si le premier nombre était déjà de double du second, il faudrait, si l'on ajoute 36 au premier, ajouter 18 au second ; mais comme il n'est pas nécessaire d'ajouter ces 18, il faut que le second nombre soit de 18 plus grand que la moitiè du premier. D'un autre côté, si l'on ôte 6 du second nombre, il reste toujours de 12 plus grand que la moitié du premier, qui, lui-même doit être = 2 × 12 ou 24. Le second nombre = 24 + 6 égale 30.

2° Le premier nombre est de 6 plus petit que le second ; mais s'il était de 6 plus grand qu'il n'est en réalité, il ne faudrait pas lui ajouter 36, mais seulement 36 — 6 ou 30 pour avoir le double du second, par conséquent 30 est le second nombre et 24 le premier.

Solution du problème 15, page 304.

Si l'une des parties était 98 et l'autre 0 ; 98 : 7 = 14, et 0 : 8 = 0 ; la somme des quotients serait donc trop grande de 1. Si j'ôte une unité de de la première partie pour la mettre à la seconde, en divisant de nouveau et en ajoutant les quotients, j'obtiendrai 13 $^{55}/_{56}$, grandeur qui se rapproche de la somme demandée de $^{1}/_{56}$. Il faut donc ôter 56 unités, et les deux parties sont 42 et 56.

Reçu de bonnes solutions de Mlle J. Lugrin (Sentier) et de MM. Bussy, Scheurmann (Safenwyl), Crottaz (Daillens), Hulliger (Locle), B. (N.), L. S. (X.), Mottier (Sugiez).

PROBLÈME.

16. Un marchand fait venir une pièce de drap au prix de 7 $^{1}/_{2}$ fr. le mètre. En la mesurant, il trouve qu'elle a 5 m. de plus qu'on ne la lui a facturée, mais qu'elle est d'une qualité telle que, ne pouvant la renvoyer, il doit vendre le mètre 6 fr. et qu'il subira ainsi une perte de 13 $^{1}/_{3}$ %. Combien cette pièce de drap avait-elle de mètres.

Le Rédacteur en chef : A. DAGUET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ADRIEN BORGEAUD, CITÉ-DERRIÈRE, 26.